

Emmanuel Wallon

*Texte transcrit de Sprint pour PC à Word pour Macintosh
Attention : les données ont pu subir des altérations lors du transfert.*

Récension parue dans *Le Monde diplomatique* en 1992 (n° ?)
(vérifier auprès de R. Abirached ; rechercher sinon dans Découpe, Les Cahiers du renard, La Quinzaine littéraire, Etudes...)

Voir aussi la nouvelle récitation rédigée lors de la réédition de l'ouvrage, avec un second volume, chez Actes Sud en 2004, pour *L'Observatoire*, n°28, Grenoble, été 2005.

**Robert Abirached, *Le théâtre et le prince, 1981-1991*,
Plon, Paris, 1992, 206 p., 130 F.**

Après avoir dirigé durant sept ans les services centraux du ministère de la Culture chargés du théâtre et des spectacles, Robert Abirached a quitté son fauteuil de la rue Saint-Dominique en octobre 1988, pour se consacrer à son poste de professeur, à des travaux d'histoire et d'esthétique, à la direction du Centre d'études théâtrales de Paris X-Nanterre, ainsi qu'aux nombreuses missions professionnelles et académiques que diverses instances continuent de lui confier. En dépit de ses multiples activités, l'homme ne semble pas menacé de fragmentation de la personnalité et c'est tout d'une pièce, avec les ressources de ces rôles variés et l'ensemble de leurs attributs qu'il nous donne une interprétation du théâtre français d'aujourd'hui.

Premier de ses instruments, une langue gourmande, faite pour la scène autant que pour la coulisse, élégante à la foire comme au salon, un rien perfide quand il le faut. Second de ses accessoires, une mémoire active, celle de l'érudit à laquelle font écho les souvenirs de l'homme de terrain. Qu'on ne s'attende pas cependant au recueil de confidences d'un ancien plénipotentiaire ou au carnet de croquis d'un amateur indiscret : c'est un vrai précis sur le service public de théâtre que ce livre-là. La confession du responsable vite introduite – et auto-absoute aussitôt –, Robert Abirached procède à une véritable démontage des décors politiques, juridiques, économiques dans lesquels se fait le théâtre en France, sans jamais cesser de s'interroger sur leurs conséquences sociales ou esthétiques.

Ce tableau de l'état du théâtre au pays de l'Etat théâtral n'est pas non plus l'oeuvre d'un critique, ou alors celui-ci reste d'une grande pudeur dans l'expression de ses jugements. Aussi tranchées soient-elles, il laisse rarement paraître ses préférences personnelles, son admiration devant Brook, son respect de Régy, sa réserve à l'égard de certaines facéties de Savary, son ennui à l'écoute des réparties de Barillet et Grédy. Non qu'il n'ose se prononcer face aux décrets de l'époque ou qu'il s'empresse d'approuver les diktats de l'audience. Mais un ancien Directeur du théâtre et des spectacles, comptable de la pluralité des

formes et garant de la diversité des textes pourvu que le public en trouve l'accès, n'a pas vocation à hiérarchiser le goût selon une échelle empruntée à une école, à un milieu professionnel ou à une société privilégiée. Cherchant à définir le point de vue de la collectivité, il se montre d'abord soucieux d'une inscription du théâtre dans la cité, quand bien même le théâtre a cessé d'être unique et la cité de constituer une communauté cohérente. C'est dans ce registre qu'il peut se permettre d'user de sévérité.

Pas de gros sale scandale à percer sous la plume, pourtant. Les sommes englouties dans le naufrage d'une maison de la culture pèsent peu en comparaison du coût d'un cuirassé. L'égotisme du plus mégalomane de nos metteurs en scène passe pour de l'effacement en comparaison de l'emphase narcissique du présentateur de télévision moyen. Ce sont plutôt les légers manquements à la déontologie de chaque métier lié à la scène qui intéressent Robert Abirached, parce que cumulés et combinés jour après jour ils peuvent causer les grandes dérives. Devenu moraliste au beau sens du terme, à force d'épingler les coquetteries d'acteur, les petites faiblesses du ministre, les mauvaises manières de l'élu, les complaisances du fonctionnaire et les révérences du pilier de cocktail, il indique comment, en bonne démocratie théâtrale, le libre jeu des intérêts particuliers risque en permanence d'aboutir à la dilution de l'intérêt général.

Quoi de plus légitime, rétorquera-t-on, à ce que le désir exclusif d'un auteur, d'un metteur en scène, d'un comédien, rencontre le plaisir individuel du spectateur dans ce monde artificiel du théâtre, conçu pour l'affinité ? Le principal mérite de ce livre solide et plaisant, qui va chercher les aliments de son exposé bien au-delà de sa période de référence, jusque sous l'Ancien régime, la Convention, l'Empire, et à travers trois républiques, est de rappeler ce qu'il y a d'indissolublement collectif dans l'art des planches, qui procède toujours d'une équipe, dépend sans pratiquement d'échappatoire possible des secours de la puissance publique et, surtout, reflète toujours, fût-ce par le plus solitaire de ses gestes, les errements d'une société.

Emmanuel Wallon